

Le silence plurivoque des bêtes — ou pourquoi le critique peut trahir l'auteur ?

Bestiaire — Canada [Québec] / France 2012, 72 minutes

Pierre-Alexandre Fradet

Number 277, March–April 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66316ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fradet, P.-A. (2012). Review of [Le silence plurivoque des bêtes — ou pourquoi le critique peut trahir l'auteur ? / *Bestiaire* — Canada [Québec] / France 2012, 72 minutes]. *Séquences*, (277), 36–37.

Bestiaire

Le silence plurivoque des bêtes — ou pourquoi le critique peut trahir l'auteur ?

Tout à la fois poète, dramaturge et peintre, Valère Novarina a fait de l'animal le destinataire d'un discours baroque : « Huit huit de huit : j'ai prié les animaux en bois pour voir s'ils étaient et j'ai vécu dans les planches de Un et aux herbages de Deux, en Dijon. [...] Animaux, animaux, allez dire aux absents si je suis là et aux restants de saluer de ma part bien des choses. »^[1] Dans **Bestiaire**, Denis Côté renverse le geste de Novarina : de destinataires qu'elles étaient les bêtes deviennent locutrices; la voix du narrateur fait place au cri animal; à un flot de paroles équivoques se substitue un silence, non pas équivoque, mais plurivoque, parlant.

PIERRE-ALEXANDRE FRADET

Côté n'y va pas en délicatesse avec la productivité. À l'image de son maître à penser, Fassbinder, il aligne les longs et les courts à un rythme effréné. Il produit vite, à peu de frais, mais excellemment, ayant compris que le budget et la technologie détournent souvent le cinéaste de son objectif véritable : créer à partir d'images et d'idées. Bête à concours, Côté figure maintenant parmi les habitués de Locarno, où il a remporté en 2005 le Léopard d'or « vidéo » pour *Les États nordiques*. Sa plus récente œuvre fut présentée à Sundance, à la Berlinale et en ouverture des Rendez-vous du cinéma québécois (RVCQ). Elle le sera d'ici peu, lors d'un événement spécial, au Festival international du film pour enfants de Montréal (FIFEM), où le réalisateur s'était plu l'an dernier à discuter avec des enfants de *Curling*.

dévoilent au grand jour leurs intentions. Sa signification paraît des plus indécises. Loin de prendre position dans un débat circonscrit, il ne fait que timidement signe vers une éthique animale. À la rigueur, même, **Bestiaire** semble reposer de bout en bout sur la plurivocité. De nombreuses voix s'y côtoient en effet, tour à tour ou simultanément. Celle d'*animaux de safari en particulier*, d'abord, qui observent, mangent, se meuvent à des vitesses et avec des entrains singuliers; celle des *bêtes en général* ensuite, dont le silence phonémique cache une forme de langage, plus inventive parfois que le babil humain; celle d'un *cinéaste québécois nuancé*, enfin, qui resserre ici son étude de l'ambiguïté autour d'un sujet précis, l'animal.

Côté apporte-t-il bel et bien une nuance à son œuvre ? Tout indique que oui. Jusqu'à présent, le réalisateur affectionnait beaucoup l'indécidabilité. Il la plaçait partout et à des endroits charnières : dans des scènes dont l'humour est peu ou prou discernable (*Carcasses*, *Elle veut le chaos*), dans les fins ouvertes de ses œuvres (*Nos vies privées*, *Les États nordiques*), mais aussi plus fondamentalement au pivot de tous ses projets, s'il faut en croire ce commentaire : « Permettre au spectateur de combler les trous dans un film, si ce n'est pas un cadeau à lui faire, je ne sais pas ce que c'est. »^[2] L'ambiguïté est un effet à la mode. Si elle a l'intérêt de mettre en marche la pensée, y avoir recours à l'excès témoigne, contrairement, d'une absence de propos ou de l'inaptitude à éveiller cette pensée. Mais tout effet de mode et tout appel à l'ambiguïté ne sont pas sans raison pour autant. Ainsi, Côté n'a pas tort d'exprimer combien peut paraître ambigu le langage animal, du moins à nous autres, êtres humains, qui daignons rarement nous y montrer attentifs.

Là où le bât blesserait, c'est au moment où il prétendrait que toute chose présente le même degré d'ambiguïté. Le sens de tout événement, de tout objet peut s'entourer d'une incertitude plus ou moins grande, certes, selon qu'on les appréhende dans tel ou tel contexte; mais on ferait fausse route en assimilant le degré d'ambiguïté de signes aussi divers qu'un acte notarié (assez univoque) et une photographie non datée (assez équivoque) dont le sujet est à peine perceptible. En recentrant son étude de l'ambiguïté sur le langage des bêtes, plutôt que sur toute autre chose, Côté tient donc compte de cette différence de degré. Aussi suscite-t-il indirectement une réflexion sur le travail herméneutique du critique de cinéma — réflexion à laquelle le cinéaste s'est sans doute déjà adonné lui-même, en tant qu'ancien critique.



Vers une éthique animale

...malgré les cris multiples
qu'émettent les bêtes, malgré le
recentrement de l'ambiguïté sur
le sujet de l'animal, une obscurité
fondamentale persiste.

Si **Bestiaire** évoque par moments *La Vie moderne* de Depardon et *Grizzly Man* de Herzog, c'est le ton documentaire en moins. S'il rappelle à la mémoire quelques séquences d'*Oncle Boonmee*, il limite au maximum le recours à la parole, au contraire de l'œuvre de Weerasethakul. **Bestiaire** n'est pas de ces films qui

Abstraction faite des commentaires simplistes qui se pâment devant le jeu des acteurs, une critique de cinéma peut être menée d'au moins trois façons. On la conduit quelquefois en restituant la signification propre d'une œuvre ou d'un corpus; qu'on soit intentionnaliste, anti-intentionnaliste ou qu'on adopte une approche modérée, l'objectif est ici le même: «rendre compréhensible un sens étranger, ou ressenti comme tel»^[3], à des fins d'explicitation. La seconde manière de construire une critique est plus normative; il s'agit, à partir d'intuitions ou de principes donnés, de valider ou d'invalider la démarche d'un cinéaste. La forme de son œuvre satisfait-elle l'œil? Vient-elle appuyer convenablement le contenu? Le propos est-il convaincant? Autant de questions, parmi d'autres, qui se posent ici. Troisième méthode par laquelle entreprendre une critique: celle d'inspiration deleuzienne. Pour Deleuze, le sens d'une œuvre se déploie à la surface^[4] et il importe moins de le restituer, comme s'il se cachait dans les profondeurs de cette œuvre, que de l'épouser afin d'en faire l'expérience, ou bien encore de lui faire subir une torsion au nom d'une conviction plus forte, plus élevée. Le geste critique devient dès lors l'occasion d'expérimenter un sens ou de trahir l'auteur en vue de répandre une «vérité non dite».

Peu disert mais suggestive, la filmographie de Denis Côté possède une particularité, appeler l'un après l'autre ces trois types de critiques. Dans *Carcasses* (premier type), bien que l'œuvre recèle plusieurs niveaux d'engagement, le sens

de certaines séquences est assez univoque pour autoriser l'épingleage d'une thèse: sans sombrer dans l'isolement (Colmor est ouvert aux rencontres en tous genres), ceux qui se situent aux frontières de la marginalité sont en mesure de se suffire à eux-mêmes, quelles que soient leurs activités. Dans *Bestiaire*, la durée des plans et le silence qui les marque appuient efficacement une idée (ce qui ouvre la porte au deuxième type de critique): malgré les cris multiples qu'émettent les bêtes, malgré le recentrement de l'ambiguïté sur le sujet de l'animal, une obscurité fondamentale persiste. Aucune clameur ni aucune intention ne parviennent en effet à colmater toutes les trouées de sens du film. Cette ouverture sémantique devient alors prétexte à un prolongement réflexif, à un élargissement des avenues tracées, voire à une certaine trahison (troisième type). Forfaiture réelle mais bel et bien légitime, félonie abjecte mais qu'espérait l'auteur. Que fera-t-on dire de plus à Côté, auteur-jouet, à partir de maintenant?

^[1]Valère Novarina, *Le Discours aux animaux*, P.O.L., 1987, p.11-12.

^[2]Propos de Denis Côté recueillis par Joachim Lepastier, «Les pas de Côté», *Cahiers du cinéma*, octobre 2010, p.79.

^[3]Jean Grondin, *L'Universalité de l'herméneutique*, PUF, 1993, p.3.

^[4]Gilles Deleuze, *Logique du sens*, Minuit, 1969.

■ Canada [Québec] / France 2012 — **Durée:** 72 minutes — **Réal.:** Denis Côté — **Scén.:** Denis Côté — **Images:** Vincent Biron — **Mont.:** Nicolas Roy — **Son:** Frédéric Cloutier, Cyrille Lauwerier — **Prod.:** Sylvain Corbeil, Denis Côté — **Dist.:** Funfilm.



Combien peut paraître ambigu le langage animal.